

TRIBUNE DE CAUX

# changer

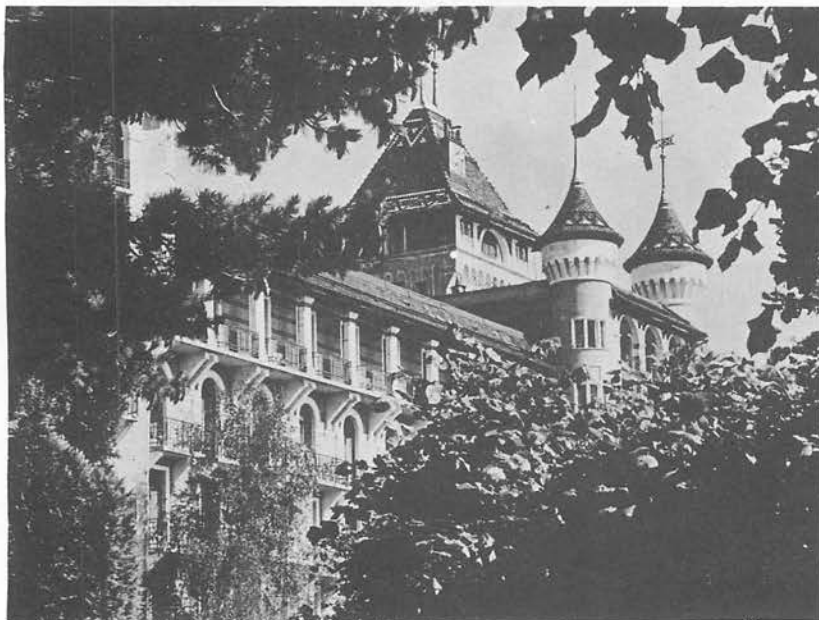
S'écouter  
Se parler  
Se comprendre

**Deux rencontres à Caux :**

- milieux politiques
- industrie



## numéro spécial



## CAUX 1980

### Sommaire

- 4 Les rencontres politiques
- 5 Interview du député français  
Jean-Marie Daillet
- 7 A propos des événements de Pologne,  
par le député allemand Peter Petersen
- 8 Un appel du cardinal König  
*(Ce texte paraîtra sous forme de brochure et sera  
disponible dès octobre)*

---

- 12 L'accueil du Japon aux réfugiés indochinois
- 14 Les rencontres industrielles

# changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle  
publiée par le Réarmement moral  
Commission paritaire de la presse : N° 62060

**Responsable de la publication :**

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Paul-Emile Dentan,  
Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre,  
Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth,  
Evelyne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau,  
Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay,  
Marcel Seydoux.

**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de  
Caux S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** Publications Périodiques Spéciali-  
sées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

**ABONNEMENTS ANNUELS** (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. - .

Autres pays par voie normale : FF 60 ou

Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion :

FF 70 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants,

lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

**Verser le montant de l'abonnement :**

**France :** à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116  
Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P.  
32 726 49 T, La Source.

**Suisse :** à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

**Belgique :** au Réarmement moral, 123, rue Th.-De  
Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057  
81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement  
Changer »).

**Canada :** par chèque bancaire au nom de « Tri-  
bune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-  
Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de 3 500  
francs CFA (abonnement avion) ou 3 000 francs (par  
voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116  
Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

**Que veut le Réarmement moral ?**

*La refonte de la société ne peut s'opérer en  
définitive que par la transformation des hommes.  
Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes  
apprennent à rechercher la volonté divine, à  
respecter les valeurs morales et à les rendre  
contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un  
dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir  
les hommes de leurs préjugés et de leurs haines  
jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les  
relations internationales. Telle se présente l'action  
sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs  
décennies par des personnes animées par l'idéal  
chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des  
hommes de toutes croyances dans un respect  
mutuel et en vue d'un combat commun pour un  
avenir meilleur.*

## A la place du communisme

La conclusion des négociations de Gdansk est sans aucun doute un fait majeur de l'histoire de notre continent. Mais les suites sont malaisées à prévoir. La promesse de syndicats libres en Pologne est-elle, par son caractère inacceptable pour tout système totalitaire, un pas de plus vers une guerre dont la menace ne peut être prise à la légère ? Est-ce au contraire le commencement de la fin de l'empire soviétique ?

En tout état de cause, la faillite du communisme est patente. C'est un mort en sursis, mais un mort armé jusqu'aux dents.

Combien avons-nous de temps pour inventer ce qui

devra prendre sa place ? Serions-nous vraiment satisfaits de voir s'étendre jusqu'à l'Oural un libéralisme repu, un capitalisme de concurrence, de concentration et de gaspillage croissants, un égoïsme individuel et collectif destructeur de l'environnement et de l'homme lui-même ?

Comment trouverons-nous le chemin de ce que Roger Garaudy appelle une « radicale inversion de nos rapports avec la nature, avec la société, avec nous-mêmes et avec le divin » ? Ou de ce que le cardinal König décrivait à Caux comme la nécessité d'« amener les forces de la conscience au niveau même

où sont parvenues les tensions entre le bien et le mal » ?

Les conférences de Caux ont apporté au cours de l'été non seulement des idées neuves, mais la preuve que nous pouvons, là où nous sommes, créer des cellules d'une société où les rapports entre hommes, entre peuples, entre classes, se fondent sur

la volonté des uns et des autres de s'écouter, de se parler, de se comprendre. Ces cellules, où qu'elles soient et quel que soit l'idéal dont elles se réclament, peuvent être pour les ouvriers des chantiers navals de Gdansk et pour les Lech Walesa de demain un gage de confiance et d'espérance.

**Méridien**

## LA VILLE EN PARLE

### Jeunes mariés

Installés depuis peu dans un petit appartement tout neuf, à la suite de l'incendie de leur ancien logement, ils se considèrent comme de jeunes mariés.

Lui, le cheveu blanc en brosse, la carrure solide, est ouvrier serrurier, militant C.F.D.T. Il a cette expression avenante de ceux qui ont beaucoup vécu, beaucoup souffert, gagné bien des batailles sur eux-mêmes. Il n'a pas à le dire. Cela se lit sur son visage. Elle, couturière, spécialiste de robes de mariées, est rayonnante. Elle chante, elle remercie ses amis, elle mange de bon appétit le repas de fête, elle raconte leur histoire, faite de drames, de joies, de changements.

Ils célèbrent aujourd'hui leur cinquantième anniversaire de mariage : messe d'action de grâce dans la chapelle au flanc de la colline. Repas partagé avec des amis de nombreux pays. S'ils ont choisi Caux pour cette fête, c'est parce que c'est à Caux qu'il y a quatorze ans leur foyer disloqué par la haine et par une « vie d'enfer », a été refait. « Je suis plus heureuse qu'il y a cinquante ans », dit la « mariée » en plantant un baiser sonore sur la joue de son mari. Lui se tait, d'autant plus que, depuis qu'il ne boit plus, il ne recourt plus au « ravitaillement » qui l'aidait à faire des discours.

Dans son homélie, le prêtre les avait comparés à deux goélands dont les ailes avaient été entravées par une marée noire, mais qui avaient su se libérer et retrouver leur envol vers le ciel.

Là où il y a changement, il y a de l'espoir.

**Philippe Lasserre**



**A Gdansk, pendant la grève du mois d'août, grévistes et habitants de la ville discutent à travers les grilles du chantier Lénine, sous le portrait de « leur » pape.**

Quand les individus changent, un nouveau climat s'établit dans la vie du pays. Quand les dirigeants changent, leur politique trouve une inspiration nouvelle et le courant de la vie nationale reprend. Quand les hommes d'Etat changent, la peur de la guerre et du chaos se dissipe. Les plus endurcis répondront à la voix unie, ferme mais humble d'une démocratie renouvelée.

**Frank Buchman**

Rencontre d'hommes politiques  
au centre du Réarmement moral

## Le « phénomène Caux »

« Il y a sans aucun doute un *phénomène Caux* », remarquait, à son départ du centre du Réarmement moral, un homme politique français qui ajoutait : « Les milieux politiques devraient en prendre conscience. » A la question : « Ce phénomène, à quoi l'attribuez-vous ? » il répondait : « Au fait qu'il y a à Caux quelque chose de physiquement et moralement universel. »

Effectivement, cet homme venait d'assister à quelques séances qu'il eut été difficile d'imaginer ou de reproduire ailleurs. Le terme « physiquement universel » s'appliquait bien à la présence, dans ces réunions d'hommes politiques, de personnes représentant les facettes les plus variées de l'humanité. C'est au monde entier qu'on s'adressait lorsqu'on intervenait dans les réunions, un monde formé non pas de délégués mandatés et munis d'instructions contraignantes, mais de dirigeants et de simples citoyens agissant selon leur conscience et... ayant payé leur voyage, souvent au prix de grands sacrifices.

« Moralement universel » : il s'agissait là des idées même qui forment la toile de fond des rencontres de Caux. Une éthique du comportement de tous les jours que ne peuvent réfuter ni un bouddhiste laotien ni un juif israélien, ni un chrétien de l'Occident.

« Lorsque je suis arrivé à Caux la première fois, se rappelait un membre du Parlement européen, j'avais peur d'un lavage de cerveau ; finalement j'ai dû me rendre compte que ce dont j'avais peur, c'était un lavage du cœur ! Je n'étais pas assez simple. Un homme politique est toujours un peu un acteur. Mais, à Caux, on ne peut pas jouer la comédie. »

Un sénateur japonais disait pour sa part après vingt-quatre heures de séjour : « Dans mon pays, beaucoup d'hommes politiques parlent d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, mais personne n'y croit. Je suis probablement de ceux qu'on ne croyait pas lorsque je parlais de ces choses ! Je veux m'engager maintenant à faire tout mon possible pour aligner ma vie à ces valeurs afin de pouvoir être utile à mon pays et au monde. »

En quel autre lieu des hommes politiques peuvent-ils montrer tant de franchise et d'humilité ? Franchise communicative et authentique humilité : telles ont

été en effet les caractéristiques et l'alchimie particulière des rencontres de Caux et notamment des trois séances privées organisées pendant la session des hommes politiques. La première était consacrée à l'Afrique. L'année dernière, à la même époque, un certain nombre de personnalités de la Rhodésie d'alors s'étaient retrouvées à Caux. On était dans une attente inquiète de la conférence de Londres. Et surtout la guerre était à son paroxysme. La haine avait libre cours. Depuis, des événements extraordinaires ont modifié les données du tout au tout, ce qui a fait dire à M. Kurt Waldheim qu'il s'agissait là « d'une leçon objective de la façon dont un pays peut échapper à son passé », et à Lord Soames, gouverneur du pays pendant la période de transition : « Je ne croyais pas aux miracles ; mais j'ai perdu mon scepticisme. »

Ce sont des faits précis qu'ont relatés les personnalités du Zimbabwe, et notamment les circonstances qui ont permis la rencontre, à un moment décisif, entre Robert Mugabé et Ian Smith, le leader de la minorité blanche. Comme le relate le *New York Times*, on s'attendait, au lendemain des élections donnant la victoire à M. Mugabé, à une réaction des blancs et peut-être à un coup d'Etat militaire. L'entrevue entre les deux hommes semblait impossible. Selon le quotidien américain, elle a été « un succès » et M. Smith « a joué un rôle important pour apaiser les anxiétés des blancs ».

### La franchise a joué

La deuxième séance a été consacrée à « l'Europe vue du dehors ». Savons-nous ce que pensent de nous l'Asie, l'Afrique, l'Amérique latine ? Là aussi la franchise a joué. Quelle n'a pas été la surprise, fort salutaire, des Européens lorsqu'après les éloges sincères d'un sénateur japonais à l'égard de notre continent, ils ont entendu une autre personnalité japonaise, Mme Sohma, issue d'une grande famille politique, dire avec simplicité : « Je ne suis pas tout à fait d'accord avec mon compatriote et, si vous me permettez, je vais être très directe : il faut que vous vous rendiez compte que pour nous autres Japonais le silence est d'or. Nous parlons peu et nous sommes lents à nous exprimer. Souvent, lorsque nous parlons avec des Occidentaux et lorsque nous ne leur répondons



**M. André Diligent, membre du Parlement européen : « Je ne dis pas que l'esprit de Caux va tout résoudre, mais je dis que sans l'esprit de Caux, on ne résoudra rien. »**

pas immédiatement, ils continuent à parler, ne serait-ce que pour remplir le vide. Alors nous nous taisons pour de bon. »

Ces phrases, dites sans apprêt, ont fait réfléchir. Elles contenaient des vérités auxquelles on ne songe guère dans les grands pourparlers internationaux, tant on est sûr de sa vérité et tant on prend pour acquis que les autres devraient se rendre à nos arguments.

Lors de la troisième séance, intitulée « Expériences de changement dans des régions de crise », ce sont les problèmes du Moyen-Orient qui ont été au cœur des préoccupations. Questions humainement insolubles et, cependant, lorsqu'elles sont traitées dans une atmosphère où chacun regarde d'abord en soi-même et où l'on prend conscience des multiples autres tragédies qui ensanglantent notre planète, « mon » problème est porté par les autres, et la souffrance des autres devient la mienne. Quelle éducation pour chacun des participants que de pouvoir entendre le représentant d'une minorité opprimée ou d'une nation déchirée aller jusqu'au bout de son argument ou de sa requête sans être ni jugé ni interrompu ! « Jamais je n'ai autant saisi en une heure les enjeux du problème palestinien », a dit par exemple une personnalité française pourtant très avertie.

Pouvons-nous communiquer cet état d'esprit, ce « phénomène Caux » aux décideurs du monde d'aujourd'hui ? Tel est le défi qui est posé aux hommes politiques présents et à tous ceux qui ont été invités à suivre les débats.

Jean-Jacques Odier

# « Une diplomatie parallèle dont le monde a plus que jamais besoin »

Entretien avec M. Jean-Marie Daillet, député de la Manche

Changer : Vous séjournerez à Caux pour la deuxième fois. Ce n'est donc pas entièrement nouveau pour vous. Quelles impressions particulières retirez-vous de ces journées ?

**Jean-Marie Daillet :** D'abord c'est toujours une bonne chose que de faire retraite en communauté, et en communauté internationale de surcroît. Caux, pour moi, comme la dernière fois il y a trois ans, aura donc été le lieu où j'aurais pu, de manière informelle et dans un environnement de silence et de prière, réfléchir avec d'autres. Vous le savez, un parlementaire, ça n'a pas beaucoup le temps de penser.

— Est-ce irrémédiable ?

**J.-M. D. :** Pour qu'un parlementaire ait davantage le temps de penser, il faut que son mandat soit conçu de manière rationnelle, et malheureusement cela ne l'est guère. Un parlementaire est forcément au service de ses frères. Sa porte et son téléphone sont par définition toujours accessibles et par conséquent il faut accepter l'idée qu'on est un peu dévoré et qu'un cas d'urgence peut en déplacer un autre. Il y a donc un émiettement de l'activité parlementaire qui ne contribue pas forcément à la continuité de la pensée.

— L'esprit que vous trouvez ici, comment pourrait-il, à votre avis, pénétrer la politique française ?

**J.-M. D. :** L'immense majorité des parlementaires sont des hommes et des femmes désintéressés et de bonne volonté. Mangés par leurs électeurs, dévorés tous les matins par le courrier, les coups de téléphone, la nécessité d'être au contact. Et s'ils n'étaient pas au contact, ils ne seraient pas de bons représentants. Alors sans doute un certain nombre d'entre eux prennent le temps de réfléchir ou de prier : beaucoup aussi sont très ouverts et les missions parlementaires à l'étranger, par exemple, contribuent à leur information, à leur fécondation, je dirais.

L'esprit de Caux, c'est un esprit qui met en avant la nécessité absolue d'un effort personnel d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour. Ce sont là des

valeurs profondément parlementaires. Vous ne pouvez pas être réellement le serviteur d'une population qui vous a désigné pour la représenter si vous ne la contemplez pas avec désintéressement, amour, honnêteté et pureté. Autrement dit, de même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, très probablement beaucoup de parlementaires sont prêts à accepter d'emblée les valeurs du Réarmement moral.

— Cela n'est pas évident aux yeux du public.

**J.-M. D. :** Parce que le public se fait une image très déformée des réalités parlementaires et ceci à cause de la presse. Je ne veux pas en dire du mal. Mais la technique même de la presse insiste, pour des raisons évidentes, sur ce que j'appellerais le fait divers politique. Dès qu'il y a une petite bagarre quelque part, elle est amplifiée démesurément. On ne parle jamais de la bonne camaraderie qui existe entre les parlementaires d'opinions radicalement différentes, de l'esprit d'entraide et d'amitié qui règne entre eux.

— Le public n'est pas conscient de cet esprit d'entraide. Il ne voit du parle-

ment que le reflet d'une France coupée en deux ou émiettée dans une série de petits groupements. Des passerelles existent-elles ?

**J.-M. D. :** Sans aucun doute des passerelles existent et peuvent être multipliées, d'abord dans les relations personnelles, et c'est tout de même fondamental. C'est plus gênant d'un point de vue purement politique entre les partis. On se parle toujours, mais il est vrai qu'à partir du moment où l'on se trouve dans l'hémicycle, sous l'œil du public et de la presse, chacun doit défendre d'abord sa thèse, son image, et il est tout à fait naturel que, pour mieux les profiler, il prenne une attitude un peu intransigeante. C'est cela qui nourrit quelquefois inutilement et à l'excès le fait divers politique. Ce qui serait sans aucun doute souhaitable, c'est que les partis politiques affirment avec force que, quelle que soit la valeur de l'idée qu'ils essaient sincèrement de promouvoir, c'est d'abord la discussion démocratique qui compte.

— Vous avez participé il y a deux mois à Londres à un dîner avec des personnalités britanniques formant ce qu'elles appelaient un « comité de



**M. Daillet :**  
« Organiser le rapprochement des hommes de manière informelle. »

conscience ». Quelle suite peut être donnée, à votre avis, à cette rencontre ?

**J.-M. D. :** C'est un bon exemple en effet que ce dîner franco-britannique, organisé par le Réarmement moral à Londres. J'espère qu'il sera suivi d'une rencontre identique à Paris dans quelques semaines. On devrait faire cela aussi bien entre partis politiques qu'entre parlementaires de tous les pays. Avec, bien sûr, un calendrier raisonnable. De temps en temps, il faut en effet des rencontres informelles, des rencontres où l'on n'arrive pas d'avance avec une thèse, un dossier à défendre, un objectif à atteindre. Il est très important qu'on puisse se concerter simplement, et je dirais même vider son sac. On ne tire jamais une conclusion, une leçon, une solution tant qu'on n'est pas allé jusqu'au bout de soi-même, en tout respect de l'autre. Mais respecter l'autre, c'est aussi lui faire l'honneur de penser qu'il est capable de comprendre votre point de vue, même si ce point de vue est apparemment inacceptable par lui. Alors c'est là qu'on touche l'idée de conscience. Devant les problèmes extrêmement graves qui, de plus en plus, montent à l'horizon, moi qui suis d'un caractère optimiste, je fais une analyse actuellement très pessimiste des choses. Plus que jamais il est important que, notamment entre pays voisins et traditionnellement alliés et amis comme la Grande-Bretagne et la France, il y ait ce genre d'explication. Il est vrai que les embarras de la vie parlementaire empêchent trop souvent ce contact informel et approfondi où on apprend à mieux s'estimer, à mieux se connaître, et je dirais à si bien connaître l'autre que l'on pourra le lendemain, ou dans un mois, ou dans six mois, lui téléphoner et être de plain-pied avec lui sur un problème concret. C'est cela l'un des rôles majeurs du Réarmement moral : cette diplomatie parallèle, officieuse dont le monde a plus que jamais besoin et dont les meilleurs diplomates eux-mêmes disent qu'elle est nécessaire.

— ...et qu'on a vue en action dans le cas du Zimbabwe, comme en témoignaient hier les délégués de ce pays.

**J.-M. D. :** Oui, vos résultats sont éclatants et j'espère que vous en aurez d'autres au Proche-Orient, en Afrique du Sud, en Amérique latine. Regardez la situation au Salvador. Dans ce pays, le parti frère du mien est coupé en deux. Un groupe fait partie de la junte et l'autre est dans la résistance du côté des communistes. Que faire dans une situation comme celle-ci ? Là, le rapprochement des hommes, si vous pouvez l'organiser de manière informelle,



Des échanges pleins de franchise avec des interlocuteurs inattendus. Ici : deux Chypriotes en conversation avec un nationaliste du Zimbabwe.

non publique, surtout confidentielle, peut en effet faire sauter les murs, le bétonnage des façades, des idéologies, des haines inexpiables.

— L'Europe traverse une crise dans sa consolidation. Est-ce à votre avis fondamental ou passager ?

**J.-M. D. :** Je ne trouve pas que l'Europe soit en crise. Je vais vous étonner beaucoup, mais je trouve qu'elle marche très bien. Elle connaît tout naturellement des divergences d'intérêts. Il faut un arbitrage et l'arbitrage vient de l'idée que l'intérêt supérieur de chaque communauté nationale ne saurait être en contradiction profonde avec l'intérêt supérieur d'une communauté nationale voisine ayant les mêmes idéaux démocratiques, des institutions à peu près semblables, et on doit donc arriver très aisément, très aisément je dis bien, à progresser. Après tout, qu'est-ce que trente ans ? On a fait des progrès considérables. Regardez le chemin parcouru. Qui peut imaginer qu'on puisse revenir en arrière ? Personne. Il se déroule en ce moment une discussion agricole. Je vais vous en dire la raison. Elle ne tient pas à la politique française ou à la politique anglaise. Elle ne tient pas au Marché commun. Elle tient aux réalités mondiales de l'agriculture. Elle tient à ce paradoxe qui fait que l'on parle de surplus en Europe alors que les deux-tiers de l'humanité meurent de faim ou ont faim.

— Quelle est précisément la place du monde dans les efforts de construction européenne ?

**J.-M. D. :** L'Europe ne sera l'Europe, comme le disait François Perroux, que si

elle est sans rivages. Je ne parle pas là de conquêtes territoriales. Je veux dire que la vocation de l'Europe est de créer un prototype de nouvelles relations internationales ; ce modèle peut être adapté à d'autres circonstances. Regardez la tentative de créer un pacte andin entre cinq ou six pays d'Amérique latine. C'est à l'image de ce qui s'est passé en Europe. En Asie, on peut un jour voir se développer des entreprises de ce genre, ou au Moyen-Orient, sait-on jamais ? La Convention de Lomé, qui regroupe la Communauté européenne et une soixantaine de pays d'Afrique, du Pacifique et des Caraïbes, va dans le même sens. Augmenter les liens et les habitudes de vie commune, augmenter l'esprit de communauté, la pratique de la communauté, la méthode communautaire, c'est finalement la grande révolution pacifique de ce siècle. Et c'est pourquoi l'Europe a quelque chose à donner. L'Europe a donc besoin du reste du monde, mais le reste du monde a besoin de l'Europe. Avec respect, et non plus dans un esprit colonialiste ou dominateur, nous devons nous efforcer d'aider les autres. Savez-vous que le poids économique de l'Allemagne et de la France réunies est supérieur à celui de l'URSS ? Savez-vous que le poids industriel de la Chine ne dépasse guère pour l'instant celui de la Belgique ? C'est là qu'on mesure les décalages, mais aussi les évolutions à venir.

L'Europe, qui est aussi le berceau de la science politique, devrait être un laboratoire d'idées, un laboratoire d'initiatives en direction des autres. Elle est condamnée à être universelle et à aider les autres à l'être aussi.

Propos recueillis  
par Philippe Lasserre  
et Jean-Jacques Odier

## A propos des événements de Pologne

### La déclaration d'un parlementaire allemand

A la fin du mois d'août, alors que la grève des ouvriers de Gdansk se poursuivait encore et que le monde entier s'interrogeait sur l'issue de ces événements, le député allemand Peter Petersen faisait à Caux l'intervention suivante :

Aucun de nous n'oubliera l'été 1980. Je pense à la Pologne et à Gdansk. Souvenez-vous que c'est à cause de ce port de la mer Baltique, qui s'appelait Dantzig, que l'Angleterre est entrée en guerre en 1939 et que c'est l'alliance entre Hitler et Staline qui a plongé la Pologne dans la situation tragique où elle est aujourd'hui. Il y a à Gdansk un chantier naval, le chantier Lénine, qui compte 17 000 ouvriers. Il y a quelques jours, les ouvriers en grève ont fait venir un prêtre et tout ce monde s'est mis à genoux pour la messe et pour prendre la communion, les hommes d'un côté des grilles, les femmes et les enfants de l'autre.

A mon avis, la visite du pape en Pologne a changé la face du monde. Nous sommes tellement occupés, en Occident, que nous ne nous en sommes même pas aperçus. Nos gouvernements, en Amérique et en Europe, ont bien essayé d'établir avec les gouvernements communistes de l'Est des contacts normaux, avec l'idée que, si ces gouvernements restaient stables, on pourrait les amener à des compromis sur la question des droits de l'homme ou obtenir un peu plus de liberté ici ou là.

Et voilà que ces ouvriers de Gdansk disent : « Cela ne se fera pas à nos dépens. Nous voulons que ça change pour nous. »

Il y a deux leçons à tirer de ces événements : l'une, c'est que le communisme, en tant que porteur d'un immense espoir, d'une vision pour un monde nouveau, est mort et bien mort : en Chine, en Allemagne de l'Est, cette autre moitié de mon pays, en Pologne sans aucun doute. Je crois aussi que l'anticommunisme, qui nous fait dire : « J'ai raison, tu as tort », est bien mort lui aussi. Il nous faut quelque chose qui va bien plus loin et que, à mon avis, nous pouvons trouver à Caux.

Ce qui ne veut pas dire que nous allons mettre au point une réponse pour la

« donner » à ces gens. En fait, ils ont de meilleures réponses que nous à donner : ils ont leur foi et les sacrifices qu'ils ont faits.

#### Le rôle du pardon

J'ai été en Pologne : j'ai été en Allemagne de l'Est. En fait, je me rends toutes les six semaines à Berlin-Est pour y acheter des gens. Oui, nous dépensons des millions de marks pour faire sortir de prison des gens qui ne songent qu'à se rendre d'un côté de l'Allemagne à l'autre. Chaque fois, je suis très impressionné par le degré de foi qui anime les gens en Europe de l'Est. Alors, réfléchissons à ce que doit être notre message politique et idéologique pour les dirigeants du monde communiste, qui sont dans l'impasse, qui sont au bout de leur sagesse et qui le savent.

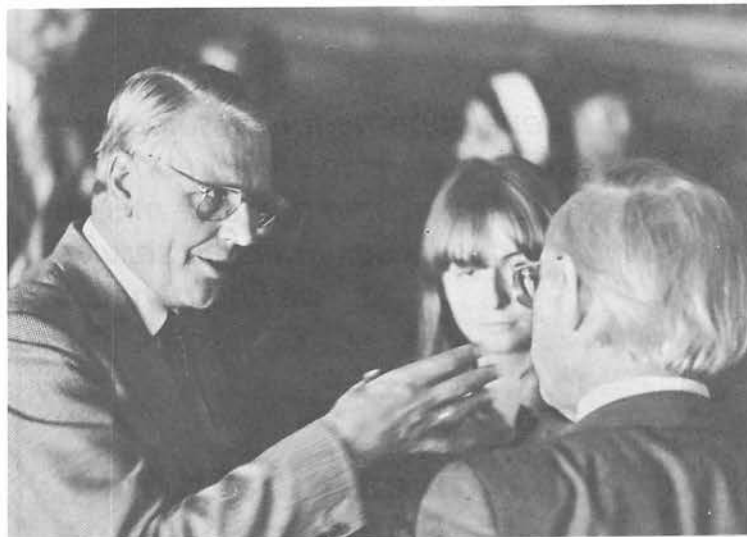
En fait, je dirai que l'essentiel, dans notre façon d'aborder ces gens et les masses qui habitent ces pays, c'est de leur transmettre notre expérience du pardon, ce qui n'est pas facile à formuler.

Les Polonais ont peur des Allemands. Durant la dernière guerre mondiale, des millions d'entre eux ont été tués au nom de notre peuple. Quand vous avez souffert, quand votre amertume n'est pas guérie, vous portez en vous les germes d'un nouveau conflit : vous risquez d'être

exploités par des forces négatives qui joueront sur votre peur et sur votre amertume.

Or, s'il y a un endroit au monde où, en de multiples occasions, l'amertume a été guérie entre nations, c'est bien Caux. Au lendemain de la guerre, il n'y avait pas beaucoup de gens qui étaient prêts à serrer la main d'un Allemand. Nous étions totalement isolés. Nos voisins avaient terriblement souffert et ne voulaient plus avoir à faire à nous. Aux Etats-Unis, des éléments influents voulaient que l'Allemagne reste opprimée à jamais, qu'elle devienne un pays agricole sans universités et sans industrie. L'histoire s'est déroulée autrement, en partie à cause de Frank Buchman. Lorsqu'il est arrivé à Caux, en 1946, il a demandé : « Où sont les Allemands ? » Les Français étaient horrifiés, les Hollandais furieux. Ils avaient souffert, ils ne voulaient pas s'asseoir à la même table que des Allemands. Mais Frank Buchman a dit : « Sans l'Allemagne, vous ne reconstruirez pas l'Europe. » Alors, il a ouvert les portes de Caux aux Allemands et les dirigeants de mon pays sont entrés par ces portes : Konrad Adenauer et beaucoup de ceux qui allaient faire partie de son gouvernement : Hans Boeckler, le fondateur de la Fédération des syndicats allemands ; et des centaines d'autres encore. Personne ne nous a dit : « Vous avez tort. » Mais nous avons découvert les quatre critères moraux absolus qui sont proposés ici. C'est en nous mesurant à ces critères, en tant qu'Allemands, que nous avons demandé et trouvé le pardon.

Pour forger de solides relations humaines, il faut le pardon. C'est la seule façon de recommencer à neuf. Cela peut se passer avec le peuple polonais, et avec le peuple russe, car c'est à cela qu'ils aspirent.



M. Peter Petersen, député allemand, avec sa fille et un interlocuteur néerlandais.

Le cardinal Franz König, archevêque de Vienne et ancien responsable au Vatican du Secrétariat pour le monde non-chrétien, a donné à Caux la conférence de clôture de la rencontre industrielle d'août 1980, qui était placée sous le thème : « Technologie moderne et peur de l'avenir ». Voici le texte complet de son intervention.



## TECHNOLOGIE et CONSCIENCE

*« Le développement technologique devrait se faire dans le cadre d'un plan d'ensemble. Un tel plan doit être mis en œuvre par des forces unies au service de l'humanité. »*

**Un appel du cardinal König,  
archevêque de Vienne**

**J**E vais aborder mon sujet, « le monde technique de demain, source d'angoisse ou d'espérance », dans la perspective pastorale du prêtre qui suit de près les événements en Europe et dans le monde anglo-saxon. Par contre, je suis conscient que, dans un pays comme le Japon, les courants spirituels et les perspectives d'avenir doivent être envisagés différemment.

L'homme d'aujourd'hui a peur. Les superpuissances, malgré leurs arsenaux et leurs armes nucléaires, ont peur, elles aussi. Et tous les autres ont peur, dans les continents, dans les nations, dans les villes. L'homme d'aujourd'hui semble en partie menacé par ce qu'il a fabriqué lui-même, par le fruit du travail de ses mains et surtout de sa raison et des décisions de sa volonté. Les résultats de son activité se retournent contre le monde des hommes, voire, indirectement, contre l'individu lui-même. C'est pour cela que l'angoisse grandit. L'homme a peur que ses réalisations techniques se retournent contre lui. Il a peur car il voit en elles les instruments d'une autodestruction inimaginable, au regard de laquelle apparaîtront comme insignifiantes toutes les catastrophes que nous avons connues au cours de l'histoire.

### L'enjeu : la survie de l'humanité

Pour illustrer ce propos, j'aimerais évoquer les travaux d'un groupe de recherches internationales établi à Vienne. Il n'est pas question dans cette étude des aspects globaux de la situation, mais des phénomènes de société, des processus sociaux dont nous nous demandons jusqu'à quel point ils sont encore maîtrisés par l'homme. Il s'agit d'une étude macrobiologique de la famille telle qu'elle se présente en Europe. En gros, les résultats de cette étude peuvent se résumer ainsi : au cours des cent prochaines années, d'ici au moment où les tendances actuelles auront cessé de se manifester, la population, en Europe en tous cas, vivra dans des conditions inhumaines. On estime que, d'ici à l'an 2000, le nombre des victimes de la route augmentera de 40 %, c'est-à-dire que 45 % de la population de 20 à 75 ans aura subi un accident de la route (à condition que les routes soient encore à cette date ce qu'elles sont aujourd'hui). La consommation d'alcool augmentera de 50 %, le taux de suicide des jeunes de 80 %, 15 % des décès seront des morts par suicide. D'autre part, le revenu moyen par habitant aura triplé d'ici à l'an 2000. A la fin de cette étude, son auteur, le professeur Millendorfer, conclut que son travail a pour but de décrire ce que sera la situation si rien n'est fait pour contrer ces tendances. Rappelons qu'en présence de telles études macrobiologiques et sociologiques, il faut également tenir compte de diverses objections que nous ne pouvons pas mentionner ici.

Dans son livre *Avoir ou être*, Erich Fromm se penche sur le problème du progrès technologique et de ses effets sur la société et lance cet appel dramatique : « Pour la première fois dans l'histoire, la survie de l'humanité dépend entièrement d'un changement des cœurs. Toutefois, ceci n'est possible que dans la mesure où interviennent aussi des changements radicaux au niveau économique et social. »

Suit cette exhortation : « Le fait, presque incroyable, est là : aucun effort sérieux n'a été entrepris jusqu'à présent pour détourner de nous le sort qui nous menace. Alors que, dans la vie privée, seul un fou resterait à ne rien faire si sa vie était en danger, les responsables du bien public n'entreprennent



quasiment aucune action et ceux qui leur ont confié leur destin les laissent continuer ainsi. » (1)

Ces constatations préliminaires nous ouvrent des perspectives d'avenir plutôt pessimistes, tant sur le plan technique que sur le plan social. Est-ce tout ce qu'il y a à dire ou existe-t-il d'autres données, d'autres forces que nous pourrions voir, que nous devrions voir et sur lesquelles nous devrions nous arrêter ? Est-ce que ce sont les pessimistes qui auront le dernier mot ou ceux qui font preuve d'un optimisme réaliste ou mesuré ?

## Pour un changement spirituel maximum

Une première indication de ce que pourrait être la solution nous est fournie par le fondateur du Club de Rome, M. Aurelio Peccei. Celui-ci s'exprimait il y a deux ans devant un illustre auditoire, exprimant sa préoccupation que la situation mondiale avait empiré considérablement et que les forces négatives semblaient gagner du terrain. « Mais ce n'est pas tout, devait-il conclure. L'effrayante constatation que nous devons encore faire est que l'homme, avec toute la puissance scientifique dont il dispose, avec les plans et les structures qu'il a échauffés, avec les systèmes et les instruments dont il se sert, ne peut pas changer sa destinée s'il ne change pas lui-même. » Ce qui, ici à Caux, n'est pas une notion inconnue.

C'est la même conviction que le mathématicien moscovite et combattant des droits de l'homme Chafarévitch exprime avec une grande simplicité quand il dit : « Nous avons besoin d'un maximum de changement spirituel et d'un minimum de changements venus de l'extérieur. Nous avons besoin d'un retour à Dieu et à notre peuple. » (2)

Dans ce contexte, j'aimerais citer une phrase de l'intervention que le professeur G.-N. Rathenau a faite ici avant-hier : « Les applications de la technologie ne valent, en bien ou en mal, que ce que valent ceux qui les décident. Elles sont notre propre reflet. »

## Un plan d'ensemble mondial

Ces remarques nous obligent à nous interroger : Comment se fait-il que la force que Dieu a donnée à l'homme pour maîtriser la terre se retourne contre lui ? Ou plutôt, comment se fait-il que l'homme, chargé par Dieu de cette tâche, n'y soit pas parvenu et, au contraire, qu'apparaisse cette instabilité, cette peur consciente ou inconsciente, cette menace ? Sommes-nous suffisamment conscients du fait que l'exploitation de la terre exige un plan raisonnable et juste ? Car, selon le plan de la création, l'homme doit se rendre maître et gardien raisonnable de la nature. Il ne doit pas devenir un exploitateur et un destructeur sans scrupule.

La conséquence de tout cela n'est-elle pas aussi qu'un tel développement technologique devrait se faire dans le cadre d'un plan d'ensemble qui viserait à un progrès vraiment digne de l'homme ? Un tel plan doit être arrêté au niveau mondial, et mis en œuvre par des forces unies travaillant pour le bien de toute l'humanité. Car le monde se rapetisse constamment, les peuples se rapprochent et leurs destins sont de plus en plus interdépendants. C'est seulement ainsi que l'on pourra faire

disparaître la peur. Puis-je vous prier de réfléchir à la façon dont, à Caux, pourrait être élaboré, puis diffusé, un tel plan – un plan mondial qui s'adresse à tous, dans toutes régions et dans tous pays et qui permette une réflexion commune sur la façon dont l'homme peut s'acquitter de la tâche que Dieu lui a confiée : en sage gestionnaire, maîtriser la terre et la mettre à son service, sans la détruire.

Ce progrès technique, conçu et promu par l'homme, pourra-t-il rendre la vie des hommes sur terre à tous égards plus humaine et plus digne ? Sous certains aspects sans doute. Se pose alors une autre question : l'homme en tant qu'homme, lié comme il l'est à ce progrès tant acclamé, en devient-il vraiment meilleur, c'est-à-dire plus mûr spirituellement, plus responsable, plus ouvert à son prochain et à sa détresse, surtout vis-à-vis des faibles et des défavorisés ? Le progrès moral et spirituel de l'homme va-t-il main dans la main avec le progrès technique et économique ? Ou l'homme voit-il son humanité régresser ? Dans notre monde, où le bien et le mal se côtoient et se sont toujours côtoyés, le bien est-il en train de devenir une réalité plus forte que le mal ? Je crois que c'est à ce niveau-là qu'on a particulièrement besoin de renforcer les capacités d'intervention des forces religieuses afin que le progrès technique et économique aille de pair avec le progrès moral et spirituel de l'homme. Ces forces religieuses ne sont pas faciles à organiser, car elles sont avant tout enracinées en l'homme lui-même et dépendent d'un changement d'état d'esprit, d'une conversion du cœur.

Il suffit alors de répéter les paroles du Christ citées dans le Nouveau Testament : « Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme en chemin ? »

## Etre plus, plutôt qu'avoir plus

Pour répondre par la positive à notre première question, il faudrait encore considérer un autre point de vue. Si la peur, qui se manifeste sous toutes sortes de formes et qui s'empare de tant d'hommes, et des plus lucides d'entre eux, entraîne le monde vers un point de non-retour – surtout quand on pense à la course aux armements et à la fabrication d'armes de plus en plus terrifiantes – sera-t-il possible de s'arrêter sur la pente qui mène à l'équilibre de la terreur, à la destruction de l'environnement et de la vie humaine ? Dès le moment où on a le sentiment que le monde ne peut plus continuer comme cela, cette augmentation phénoménale du potentiel de guerre peut-elle être acceptée sans qu'on s'y oppose ? Une conviction doit alors s'imposer, sous forme d'un impératif moral : il nous faut réveiller les consciences, il nous faut amener les forces de la conscience au niveau même où sont parvenues les tensions entre le bien et le mal. Soyons convaincus de la primauté de l'éthique sur la technique, de la personne sur l'objet, de l'esprit sur la matière. Car il ne s'agit pas tant, pour l'homme d'aujourd'hui, d'avoir plus que d'être plus. Voilà l'appel que j'aimerais, avec vous tous, lancer au monde entier.

## Régner sur le monde visible

Un quatrième point de vue devrait aider à nous orienter ; j'aimerais citer pour commencer le pape Jean-Paul II : « Le message de l'Évangile ne s'adresse pas seulement à l'homme,

il est aussi un grand message messianique sur l'homme lui-même. Il est la révélation à l'homme de la pleine vérité sur lui-même et sur sa destinée. » Quant au concile du Vatican, il avait affirmé la dignité royale de l'homme et, de ce fait, son règne sur le monde visible. Ajoutons pour notre part que le progrès et le développement de la personne – et pas seulement des innombrables objets dont l'homme se sert – doivent avoir la priorité. Il s'agit chez l'homme – et il faut le répéter – de l'être-plus plutôt que de l'avoir-plus. Car l'homme court le danger de voir s'échapper de ses mains les fils conducteurs qui devraient lui permettre de maîtriser le monde. Si cela devait se produire, il passerait de l'état de sujet à l'état d'objet soumis à l'organisation de la société, aux systèmes de production et aux réseaux de communication de masse. Ce dernier terme est particulièrement important : c'est par l'intermédiaire des réseaux de communication de masse que l'homme se fait si facilement manipuler et, de sujet, devient objet. L'homme ne peut pas abandonner la place qui lui revient dans le monde visible. Il ne doit pas devenir l'esclave des objets, des systèmes économiques, des appareils de production, des moyens de communication de masse, ni de ce qu'il produit lui-même. Une civilisation purement matérielle condamne l'homme à un tel esclavage, d'où le sentiment de malaise qu'il éprouve, l'insatisfaction, l'agitation dont il est la victime. Il ne s'agit pas là de constatations abstraites, mais de la vie quotidienne des hommes, de leur emploi du temps, de leurs initiatives.

## Les jeunes doivent purifier le monde

Les jeunes d'aujourd'hui vivent déjà un renouveau spirituel, au sein même de la société industrielle. Alors que la génération de leurs parents était encore toute pleine de la découverte que la réalité présente pouvait être explorée par l'expérience scientifique, les lois de la nature analysées, et tout problème résolu. Les cent dernières années, avec leurs écoles et leurs universités, se sont passées dans la séduction de ces découvertes et de ces inventions sidérantes. La jeune génération de la présente décennie est beaucoup plus lucide : elle a clairement vu qu'une redécouverte du spirituel s'imposait, qu'il fallait compléter les sciences de la nature par l'intuition du cœur. Car l'homme a en lui plus qu'un potentiel de technique et de puissance, de science et de richesse : il a un cœur. Des hommes comme Max Planck, Werner Heisenberg et Albert Einstein ont pressenti et prévu la nécessité d'unir science et conscience, croyance intuitive et réflexion rationnelle. De nos jours, ce sont les jeunes représentants du monde scientifique chez qui se manifeste cette nouvelle irruption de la vie spirituelle. Et leur voix n'est pas la seule à se faire entendre pour rejeter un style de vie purement matérialiste et rechercher des valeurs spirituelles nouvelles.

C'est le privilège de la jeune génération de s'engager sur des voies inexplorées et de fournir les troupes de choc qui iront à la découverte de terres nouvelles. N'attendez pas que ces routes soient asphaltées et transformées en autoroutes à six voies. Ce doit être le rôle de la jeune génération de risquer la percée vers les horizons immenses de cette vie spirituelle. Aussi lui lançons-nous cet appel : N'attendez pas les autres, car votre vie est brève et elle vous filera entre les doigts si vous gâchez votre temps à attendre. Partez à la conquête de ce monde spirituel qui est le seul à vous donner la plénitude de votre

condition d'hommes. Saisissez Dieu, goûtez à cet amour qui a vaincu la mort. Emparez-vous de la vérité qui survit à tous les doutes. Cherchez Dieu dans le silence, comme le font déjà, à Caux et à Taizé, des milliers de jeunes.

Les jeunes sentent qu'ils peuvent être une bénédiction pour les autres quand ils ont trouvé les sources de la vie. Ils peuvent alors libérer ceux qui sont tombés dans le néant de l'existence, qui ont cédé à toutes les convoitises, dont le cœur vit dans les ténèbres. Ceux qui ont reconnu Dieu, qui le reconnaissent par leur façon de vivre, ceux-là sont en mesure de purifier le monde, de changer le monde, de lui apporter une plus grande justice, de tracer des voies nouvelles vers un avenir sans peur et sans angoisse. Car les mains de Dieu portent tout l'univers. C'est en son sein que se façonne l'avenir. C'est sa main qui montre à chacun le chemin à suivre.

## « Demandez et vous recevrez »

Permettez-moi, pour terminer, de répéter et de résumer l'essentiel : soyons convaincus de la primauté de l'éthique sur la technique, de la personne sur l'objet, de l'esprit sur la matière. La cause de l'homme ne progresse que quand science et conscience se rejoignent. L'homme de science rendra un grand service à l'humanité lorsqu'il saura préserver le sens de la transcendance chez l'homme vis-à-vis du monde et la transcendance de Dieu vis-à-vis de l'homme.

J'aimerais enfin citer l'appel que le pape Jean-Paul II a lancé à l'UNESCO lors de sa visite à Paris : « Je m'adresse à vous au nom de cette menace terrible qui pèse sur l'humanité, et, en même temps, au nom de l'avenir et du bien de cette humanité dans le monde entier. Et je vous supplie : *« déployons tous nos efforts pour instaurer et respecter, dans tous les domaines de la science, le primat de l'éthique. Déployons tous nos efforts pour préserver la famille humaine de l'horrible perspective de la guerre nucléaire ! »*

Dieu n'a pas créé l'homme et le monde pour les destiner à la ruine et à la destruction, mais pour que l'homme, selon le plan divin, soit le maître de la terre, dans la paix et à son service. Si nous recherchons avant tout cet ordre-là, alors l'avenir ne sera pas source de peur, mais d'espérance.

C'est pour cela que le Christ nous a dit : Demandez et vous recevrez. Frappez et l'on vous ouvrira. Celui qui cherche trouve. A celui qui ne demande pas, on ne donnera pas, et celui qui ne cherche pas, ne trouvera pas non plus.

*(Intertitres de la rédaction)*

(1) Robert Laffont, éditeur.

(2) Cité dans le quotidien Frankfurter Allgemeine Zeitung, juillet 1978.

# Demain notre responsabilité

*Des jeunes de tous les continents animent une des sessions de Caux*

Sortir de la passivité, cesser d'être une victime, chercher à donner un sens à son existence et jouer un rôle dans le cours des événements, telle a été la motivation profonde qui a rassemblé 700 personnes, pour la plupart des moins de 30 ans, du 5 au 17 août dernier à Caux, autour du thème : « Demain notre responsabilité ».

Depuis un an, un petit groupe d'entre nous avons lancé l'idée de cette session, élaborant une invitation, qui fut diffusée à 8 000 exemplaires, établissant de nouveaux contacts et mobilisant un nombre croissant de jeunes gens et de jeunes filles qui sont venus faire de Caux leur maison et leur espoir. Nous nous sommes souciés autant d'être les hôtes de la conférence que de penser les réunions, le programme des soirées et de prendre en mains les aspects pratiques de la vie du centre.

L'autre aspect marquant a été le travail en équipe par-delà les frontières. Des jeunes de différents pays se sont regroupés pour préparer certaines journées de la conférence.

Britanniques et Hollandais se sont penchés sur les relations humaines, notamment dans le mariage et entre générations.

Scandinaves et Finlandais ont cherché pourquoi dans leurs pays, où le citoyen est si protégé, il y a une telle absence d'espoir et une telle quête d'un sens à la vie.

Français et Allemands se sont interrogés sur le sens de la maturité : où trouver sa sécurité ? Comment ne pas être dépendant dans ses relations avec les autres ? Vers quelle autorité de référence se tourner ?

Les Américains et les Canadiens ont posé deux questions : Sommes-nous assez libres pour servir ? Comment se préoccuper des minorités ethniques et des autres pays ? John, par exemple, s'est excusé pour les plaisanteries faites sur le dos de certaines minorités. Conrad, de Brooklyn, a dit : « Je haïssais les blancs, j'emmenais des amis dans les quartiers blancs pour



Première soirée, en musique, de la session « Demain, notre responsabilité ».

attaquer les gens, j'ai eu tort.» M. Baldwin a publiquement demandé pardon aux musulmans présents pour la façon dont les Américains ont travaillé dans leurs pays sans aucun respect pour leur foi.

Des ateliers de réflexion ont permis d'aborder en groupes plus restreints différents sujets dont l'intérêt ne peut aller que croissant : « Libération », à commencer par celle qui s'opère dans nos cœurs ; « pouvoir », pouvoir de la peur, peur de l'opinion des autres ; « pauvreté » : outre les besoins gigantesques du monde, la pauvreté qui consiste à accepter que rien ne nous appartient, ni nos biens, ni notre temps, ni notre action, ni nos amis, ni nos désirs, ni notre vie.

La créativité par la musique, le folklore, les chansons, le théâtre et des sketches a suscité une série de soirées très animées. Certaines d'entre elles nous ont donné un aperçu de nos pays, de nos caractères nationaux et nous ont conduit à réfléchir à ce que cela veut dire d'être « de son pays ».

La présence de représentants d'autres continents a permis de situer notre réflexion dans une plus grande perspective. Indiens d'Amérique, participants du Laos, d'Ethiopie, du Moyen-Orient, noirs et blancs d'Afrique australe et d'Afrique

noire nous ont obligés à relativiser ce que nous sommes, ce que nous pensons et à redéfinir nos priorités.

Enfin, et surtout, beaucoup d'entre nous sommes repartis avec des décisions nouvelles. Il a fallu quatre heures de réunions pour permettre aux uns et aux autres d'exprimer les décisions prises. Patrick, qui décide d'aller servir en Inde avant de commencer ses études universitaires. Pierre, qui se débarrasse de sa haine des riches. Adrian, qui s'engage pour les quarante prochaines années de sa vie à apporter ce message aux médias. Une Autrichienne, qui décide de ne plus tricher en classe et d'aller en cours même si le beau temps l'invite à la piscine. John, qui décide de ne plus chercher avant tout à être populaire.

Ces différentes démarches aident à passer d'une foi personnelle, intérieure, à un engagement pour « ce qui nous dépasse », à découvrir la mission spéciale pour laquelle chacun a été fait. Multipliées, elles peuvent créer un autre courant dans l'évolution actuelle de notre société. Ces résolutions écrites dans nos cœurs ne sont-elles pas les meilleures promesses de demain ?

Frédéric Chavanne

## « Aurore au Zimbabwe »

Le 17 août, un nouveau film, *Aurore au Zimbabwe*, était présenté pour la première fois à Caux par une délégation de ce pays.

Après une guerre qui a fait plus de 10 000 victimes et un million de sans abri, le Zimbabwe a pu organiser des élections démocratiques et calmer des tensions considérables.

Le premier ministre lui-même, M. Mugabé, a lancé un appel pour « construire

un pays nouveau dans un esprit de réconciliation ».

Ce documentaire présente des hommes qui se sont faits des artisans de paix. Ce qui frappe, c'est le courage de ces hommes qui se sont libérés de toute peur, qui ont reconnu leur part de torts dans les événements et qui osent prendre leurs responsabilités.

La figure la plus marquante du film est celle d'Arthur Kanodereka, pasteur mé-

thodiste noir et un des inspirateurs de la lutte nationaliste. Il est mort assassiné en 1978. Il avait décidé de se débarrasser de sa haine des blancs et de ne plus prendre systématiquement parti pour un camp contre l'autre. « Il y a une bataille qui se déroule actuellement au Zimbabwe et dans le monde entier contre ceux qui construisent des ponts et ceux qui les démolissent. » disait-il peu avant sa mort. C'est avec Alec Smith, le fils de l'ancien premier ministre, qu'il avait établi son premier lien, en l'invitant à venir parler dans son église ! Lui aussi s'est consacré avec passion à la réconciliation.

Bien d'autres témoignages viennent compléter ceux de ces deux hommes. Tel cet ancien haut-fonctionnaire blanc dont le fils a été gravement blessé à la tête lors d'un combat dans le maquis, mais qui refuse de se laisser posséder par l'amertume. Tel ce jeune noir de la tribu shona, majoritaire dans le pays, qui décide d'apprendre le ndébélé, dialecte d'une autre tribu, car il veut apporter une réponse aux rivalités tribales.

Le lendemain de la présentation du film, un nationaliste namibien, vice-président de la Zwanu, commentait : « Le travail de médiation des hommes de foi peut contribuer à instaurer une meilleure compréhension mutuelle. Si cela s'est passé au Zimbabwe, pourquoi pas en Namibie ? »

Le film est actuellement disponible en version anglaise.

● Dans les années cinquante, pour libérer son pays de la domination britannique, Spyros Stephou est chargé de faire exploser une bombe chaque jour dans le port de Famagouste, où il est douanier.

En 1960, après un séjour à Caux, il se fixe pour objectif de donner à son pays des dirigeants honnêtes et désintéressés.

Après l'étonnant déroulement des dernières élections au Zimbabwe, il a la conviction : « C'est maintenant que nous, Chypriotes, avons un rôle à jouer là-bas. » Il part avec sa femme pour un mois, en juillet dernier, rencontre trois des membres du gouvernement de M. Mugabé, passe trois quart d'heure à la télévision pour raconter les expériences personnelles qu'il a faites au lendemain de l'indépendance dans son pays.

« Nous avions pris l'habitude de rendre les Britanniques responsables de tous nos problèmes, a-t-il déclaré à ses interlocuteurs. Mais nous nous sommes vite divisés dans le port après leur départ, car nous voulions tous les meilleures places.

« Nous autres Grecs avons appris à nos dépens qu'un pays doit prendre soin de ses minorités. »

Le message des Stephou semblait « fait sur mesure » pour le Zimbabwe. Alors que la situation, dans leur propre pays, reste difficile, ils se découvrent déjà, par leur engagement et leur ténacité, porteurs d'espoir pour d'autres situations.

## Une Japonaise sensibilise son pays au drame des réfugiés indochinois

Mme Yukika Sohma est une de ces femmes qui a toujours relevé les défis difficiles. Elle occupe aujourd'hui des responsabilités extrêmement diverses : secrétaire de la Fondation Ozaki, créée en mémoire de son père, qui a siégé au parlement japonais durant 64 ans, vice-présidente de l'Association des femmes asiatiques, etc. Elle est aussi une mère et grand-mère et une des animatrices du Réarmement moral au Japon. Elle a été une amie de longue date de Frank Buchman.

Depuis 18 mois environ, Mme Sohma s'est courageusement lancée dans une nouvelle entreprise : mobiliser ses compatriotes dans la tâche de secourir les réfugiés indochinois. Lors de son dernier séjour à Caux, elle a relaté aux rédacteurs de *Changer* le déroulement de cette aventure.

« A la fin de 1978, raconte-t-elle, j'ai eu un véritable choc en recevant une lettre d'un ami canadien citant la revue *Asia Report* : « Alors que le monde entier se préoccupe du sort des réfugiés d'Indochine, pouvait-on lire, la nation qui se couvre le plus de honte est le Japon, qui n'a accepté à ce jour que deux réfugiés. Même des pays européens qui ont peu de liens avec l'Asie ont fait bien davantage. Il semblerait que le mot « humanitaire » – contrairement au mot « économique » – soit quasiment absent du vocabulaire japonais. »

« Aussitôt je me suis rendue au ministère des Affaires étrangères et j'ai montré cet article au responsable de la section asiatique. J'ai été reçue plutôt froidement. Et j'ai découvert qu'en fait le Japon avait accueilli, à titre permanent, trois réfugiés indochinois. Ce qui m'a permis d'écrire à



PHOTOS : T. Bühler : pp. 1, 2, 7, 14, 15 ; Channer : pp. 1, 8, 15 ; C. Huckstep : 4, 5, 12 ; Keystone : p. 3 ; A. Weeks : p. 11.

mon ami canadien qu'il s'était trompé de 50 % !

« C'était l'époque où le nombre des réfugiés de la mer, les *boat-people*, augmentait sans cesse. Le gouvernement japonais n'acceptant pas de leur accorder l'asile, ils étaient obligés de reprendre la mer, pour aller où ?

« Je contactai ensuite différents amis politiques. Tous étaient d'accord pour dire qu'il fallait faire quelque chose, mais aucun d'entre eux n'était prêt à engager une action concrète. Je suis aussi allée voir les gens de l'opposition et un sénateur socialiste, M. Yanegisawa, accepta d'interpeller le gouvernement, à la suite de quoi le premier ministre annonça que le gouvernement allait repenser sa politique vis-à-vis des réfugiés.

En avril 1979, la décision d'accueillir 500 réfugiés était prise. En juin, au sommet occidental de Tokyo, on reparlait de la question et en juillet, à la conférence de Genève, le ministre japonais des Affaires étrangères s'engageait à financer la moitié du budget du Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés destiné aux réfugiés d'Indochine. Ce qui me préoccupait à ce sujet, c'était que cette décision, bien que concernant directement les contribuables, n'était pas propre à mobiliser l'opinion. « Si nous nous targuons d'être une démocratie, alors nous devons prendre des responsabilités et ne pas tout laisser à l'initiative des gouvernements. »

Peu de temps plus tard, Mme Sohma eut l'occasion de se rendre à Hong-Kong pour un congrès. Ce qu'elle y vit lui donna un autre choc : les journaux publiaient tous les jours, en première page, des photos des *boat people*. 54 000 réfugiés indochinois, principalement vietnamiens, avaient été accueillis à cette date dans cette ville déjà surpeuplée et où arrivent quotidiennement jusqu'à 500 réfugiés de Chine communiste, alors qu'au Japon, la presse ne dit rien de ces drames. Puis, Mme Sohma apprit que Mme Thatcher avait décidé que la Grande-Bretagne prendrait 800 réfugiés immédiatement.

Pour Mme Sohma, c'était une découverte importante : à savoir que les hommes d'Etat, dans certaines circonstances, doivent agir extrêmement rapidement pour faire face aux besoins. A son retour de Hong-Kong, elle sentit qu'il fallait faire davantage, mais ne savait pas par où commencer.

C'est par le biais du monde enseignant que Mme Sohma trouva la voie à suivre. Un responsable de l'Education lui avait en effet dit qu'il éprouvait le besoin de voir s'établir chez les jeunes Japonais un nouvel esprit de service.

« Au Japon, il faut pouvoir donner des noms de personnalités connues pour

arriver à quelque chose, ajoute Mme Sohma. C'est pour cela que j'ai constitué un comité dans lequel se sont retrouvés quelques sommités du monde de l'enseignement, des syndicalistes, une cinquantaine de parlementaires etc. La première réunion de ce comité s'est tenue en août 1979. Tous ressentaient profondément le drame indochinois, d'autant plus que c'était le moment où des *air people*, des réfugiés de l'air, s'étaient introduits au Japon comme touristes. 300 d'entre eux avaient été refoulés par les autorités.

## A la télévision nationale

Forte de l'appui de son comité, Mme Sohma créa l'Association d'aide aux réfugiés d'Indochine, dont elle devint la présidente, et organisa un appel de fonds. Sa première cible : rassembler 1 yen par Japonais, soit un total de cent dix millions de yens (1). Les plus grands journaux du pays l'intervièrent. Surtout, la chaîne nationale de télévision N.H.K. lui donna huit minutes pour exposer son projet. Il était temps, déclara-t-elle en substance lors de cette émission, que les Japonais, qui tiennent tellement aux relations de bon voisinage entre eux, se mettent à entretenir de bons rapports, de nation à nation, avec leurs voisins asiatiques. Les Japonais doivent apprendre à donner leur cœur aux autres. Si chaque citoyen du pays donnait un yen, nous aurions un fonds pour aider les réfugiés. Suivait, sur le petit écran, l'adresse et le numéro de téléphone du bureau qui avait été prêté gracieusement pour l'opération. Ce fut l'encombrement immédiat sur la seule ligne de téléphone de ce petit bureau, de sorte que dès le lendemain cinq lignes furent aussitôt branchées !

Durant l'émission, Mme Sohma s'efforça aussi de répondre à l'avance à l'argument avancé par beaucoup selon lequel les Japonais forment une population ethniquement homogène. C'est un mythe, avait-elle dit ; nous sommes une race mélangée ; simplement, le mélange s'est fait il y a très, très longtemps...

« L'argent a afflué, les gens sont venus nous aider, raconte notre interlocutrice, des volontaires se sont présentés pour partir travailler dans les camps. Des familles entières nous ont donné leurs économies de Noël ; une vieille femme nous a apporté un tas de pièces de monnaie serrées dans un bas qu'elle avait noué autour de sa ceinture. Des enfants de cinq ans nous ont remis leurs étrennes. Les services sociaux d'une grande organisation religieuse ont envoyé un chèque de 20 000 yens. Tout le monde nous faisait confiance et quand les Japonais font confiance, ils ne posent plus de ques-

tions... « Merci de faire quelque chose, » nous disaient-ils le plus souvent.

Evidemment, il y eut certaines réticences : l'administration avait peur et la propagande anti-américaine sur la question indochinoise avait laissé des marques. Pour beaucoup de Japonais, 1975 avait été une année de libération en Indochine et ils n'osaient pas apparaître comme anti-vietnamiens. Il y avait donc un courant à remonter. Maintenant le ministère des Affaires étrangères apprécie le travail accompli.

## Cible dépassée

Mme Sohma dépassait sa cible, en mars dernier, avec 120 millions de yens. En août, elle avait reçu 140 millions. En liaison avec le comité de coordination réunissant les trente organisations qui s'occupent de réfugiés, son association peut maintenant répartir cet argent en fonction des besoins et des vœux du comité : différentes organisations de secours travaillant en Thaïlande, notamment *Care* et *Refugees International*, ont reçu des subventions ; un camion a été acheté pour un orphelinat thaïlandais accueillant des enfants indochinois, des jeunes volontaires ont été envoyés sur place (l'Association paie leurs frais, mais ils reçoivent nettement moins que les infirmières ou autres volontaires occidentaux).

Mme Sohma pense aussi aux prolongements de son action : à l'Union parlementaire asiatique, dont elle est conseillère, elle a obtenu que soit votée une résolution qui a abouti à l'envoi d'une mission d'information qui s'est rendue – et Mme Sohma faisait partie de la délégation – en Thaïlande au mois de septembre. Elle se pose aussi la question de ce qui peut être fait maintenant pour un Cambodge neutre et indépendant.

A notre question sur la façon dont les réfugiés indochinois pris en charge par le Japon sont accueillis et acceptés, Mme Sohma répond en soulignant que tout est fait pour eux avec grand soin ; deux centres d'accueil ont été créés pour ceux qui resteront définitivement au Japon. On leur donne des cours accélérés de japonais pendant trois mois suivis d'un autre stage de trois mois d'initiation à la vie au Japon. Tous reçoivent une aide substantielle du gouvernement.

« La destinée du Japon est de servir le reste du monde, nous dit Mme Sohma en conclusion. Grâce à cette action auprès des Indochinois, cela est en train de se faire. »

**Propos recueillis  
par Philippe Lasserre**

(1) Soit 7,5 millions de francs français.

# Les rencontres industrielles de Caux

« En principe, je devrais licencier la moitié de mon personnel dans les jours qui viennent. En juillet, mon entreprise travaillait à 50 % de sa capacité. En août ce pourcentage est tombé à vingt. C'est une conséquence directe de la chute dramatique de la vente d'automobiles dans mon pays qui résulte de la concurrence japonaise. »

Ces paroles d'un chef d'entreprise britannique illustraient de façon frappante un aspect des problèmes traités à la conférence de Caux consacrée à l'industrie et qui rassemblait 150 chefs d'entreprises, cadres et syndicalistes ouvriers de 22 pays. La rencontre avait pour thème : « Technologie moderne et peur de l'avenir. » L'industriel britannique ajouta qu'il n'allait cependant pas procéder à ces licenciements, d'une part parce que par une telle mesure il faillirait à ses responsabilités en tant que patron et d'autre part parce que ses entretiens avec les Japonais à Caux lui avaient donné l'espoir que le Japon, l'Europe et l'Amérique pourraient trouver un jour une solution au dilemme actuel. Un des principaux orateurs à Caux a été M. Takashi Ishihara, président de la société Nissan, constructeur des voitures Datsun, et président de l'Association japonaise de la Construction automobile.

Les onze constructeurs japonais représentent une production annuelle de onze millions de véhicules, dépassant pour la première fois les Etats-Unis, qui ne totali-

sent pas dix millions d'unités. Ils inondent les marchés américain et européen de voitures bon marché et à faible consommation. A Detroit, 300 000 ouvriers de l'automobile sont déjà au chômage. Beaucoup de travailleurs européens redoutent de perdre leur emploi. Après l'horlogerie, l'industrie photographique et les magnétophones, ils craignent que les Japonais ne s'emparent du marché de l'automobile, qui représente depuis des décennies le secteur-clé par excellence de nos économies occidentales.

## Comprendre les Japonais

« Nous autres Japonais ne sommes pas très bien compris des Européens, a expliqué M. Ishihara à un groupe d'industriels et de syndicalistes. Mais je suis impressionné par ce que j'ai vu ici de mes propres yeux : tant de personnes de pays différents et d'origines différentes travaillant pour un but commun et animés d'une passion commune. » Il estime que, grâce à Caux, la compréhension mutuelle se renforcera et que les murs séparant les deux mondes seront abattus.

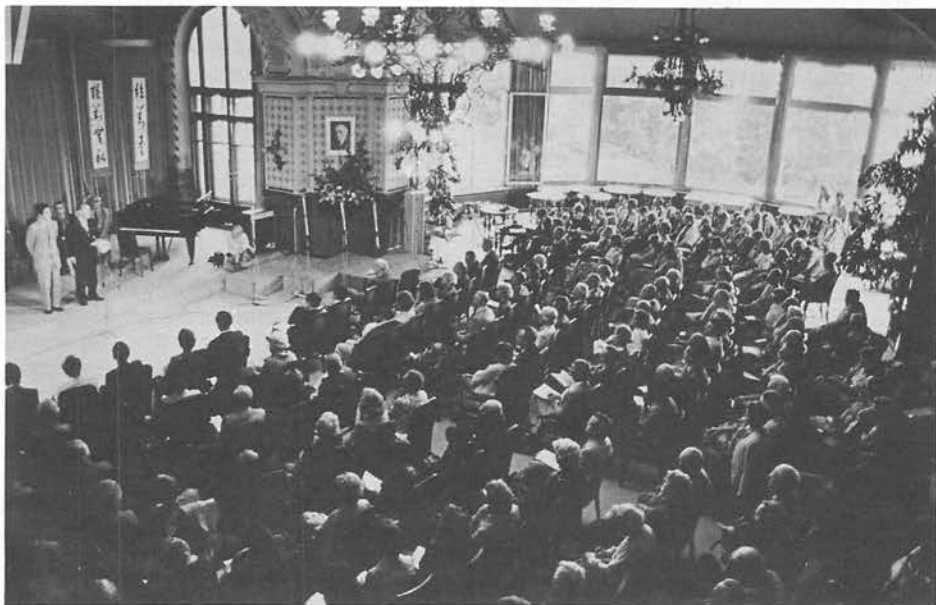
M. Shoji Takase, ancien directeur général de la société d'électronique Toshiba et actuellement conseiller de ce groupe, avait invité M. Ishihara et amené une délégation de sa propre entreprise. Il a rappelé qu'il venait à Caux pour la quatrième

année de suite et que, au fur et à mesure de ses visites, le fossé séparant le Japon des autres pays lui paraissait se combler davantage. « Nous sommes cent dix millions d'habitants dans un petit pays ne disposant d'aucune matière première, a-t-il expliqué. Nous nous sommes donné un haut niveau de vie. Pour le maintenir, nous devons exporter. Chaque année, notre productivité s'est accrue de 10 %. Tout cela a créé un climat de conflit. » M. Takase estime que le maintien de l'emploi et du pouvoir d'achat ont été les éléments moteurs de l'économie japonaise. Cette motivation a conduit les chefs d'entreprises à accepter une baisse de dix pour cent de leurs salaires après le premier choc pétrolier de 1973. Elle a aussi aidé les travailleurs et les employeurs à trouver une sorte de consensus social.

## Et le « quart-monde » ?

M. Peter Petersen, député d'une circonscription de la région de Stuttgart habitée par de nombreux travailleurs de l'automobile, a rappelé à M. Ishihara, après l'intervention de ce dernier, que l'accroissement des importations de voitures en provenance du Japon avait suscité des réactions véhémentes. L'industriel japonais a précisé que son pays s'efforçait de trouver le bon équilibre entre le libre-échange et le protectionnisme et qu'il ne voulait pas augmenter le volume de ses exportations au point de mettre en danger l'industrie des autres pays développés.

Dans son discours, M. Ishihara a fait observer avec habileté qu'il faut beaucoup de patience et beaucoup d'investissements à perte pour pénétrer un marché étranger. Il a rappelé les années qu'il a passées sur la côte ouest des Etats-Unis où il a pris en charge les premières exportations de voitures japonaises. M. Neville Cooper, directeur de Standard Electric Telephones and Cables, en Grande-Bretagne, a franchement reconnu que son pays n'avait pas déployé suffisamment d'efforts de recherche en matière d'exportations en direction du Japon. Il a ajouté cependant que la balance commerciale entre la Grande-Bretagne et le Japon, comme celle d'autres pays européens, était déficitaire parce qu'il y avait au Japon une telle cohésion des milieux bancaires, gouvernementaux et industriels : « Lorsqu'on a affaire à des Japonais, c'est face à la *Société anonyme Japon* qu'on se trouve. »



Durant une séance plénière de la rencontre industrielle.



L'ambassadeur Mhina.

M. Ishihara a toutefois fait observer que les Japonais appréciaient beaucoup les produits manufacturés étrangers et qu'ils seraient prêts à leur donner préférence sur leurs propres produits. Au cours d'une réunion plus restreinte, l'industriel japonais a exprimé l'opinion que le Japon, connu autrefois pour son habileté à copier et à améliorer les produits étrangers, pourrait devenir beaucoup plus créateur. « Notre créativité pourrait servir à améliorer les conditions de vie des autres pays, » a-t-il affirmé.

Au cours d'une intervention ayant pour thème « la responsabilité morale des travailleurs de l'industrie envers le nouvel ordre international », M. J. Mhina, ambassadeur de Tanzanie dans les pays nordiques, a souligné le fait que les nations riches transfèrent dans les pays très pauvres l'élévation de leur propre coût de la vie. Par exemple, le prix des produits finis répercute de façon cumulative sur le tiers monde l'accroissement du prix du pétrole. Les termes d'échange continuent à se détériorer pour les vingt-quatre pays que le président Nyerere appelle « le quart monde ». Alors que la Tanzanie pouvait acheter en 1970 un tracteur pour le prix de quatre tonnes de sisal, elle doit produire aujourd'hui 12 tonnes de cette fibre pour acquérir le même tracteur. Cette situation ne peut changer, selon l'orateur, que si les nations industrielles prennent conscience de leur « responsabilité morale ». « A court comme à long terme, le nord et le sud ont un intérêt commun à favoriser ce changement, » a-t-il précisé. Lorsque l'am-



Le professeur Rathenau.

bassadeur a quitté Caux, une série de propositions concrètes avaient été faites par des participants quant à la façon de répondre à son appel.

### L'amie de l'homme

« Technologie moderne et peur de l'avenir. » Ce thème a été abordé de diverses façons au sein de huit groupes de discussions comprenant des patrons, des cadres et des syndicalistes. Dans l'un de ces groupes, il a été proposé aux participants d'écrire dans l'ordre les réalités qui suscitaient en eux les plus grandes peurs pour l'avenir. Ce test, évidemment limité, a montré que la peur de la technologie ne venait qu'en dernière position.

Le dilemme que posent les progrès de la technologie a été mis en évidence lors d'une séance plénière par le professeur G. Rathenau, qui a présidé récemment une commission indépendante chargée de cerner pour le gouvernement hollandais les effets prévisibles de la technologie sur la société de demain.

L'orateur a souligné que la technologie a toujours été l'amie de l'homme dans la mesure où elle a été abordée avec de bonnes motivations. « L'égoïsme individuel, l'égoïsme de groupe, l'indolence, le refus de céder quand on croit avoir raison sont autant d'obstacles sur la route d'un avenir meilleur. Les applications de la technologie vaudront ce que vaudront



M. Ishihara.

ceux qui les décident. Elles sont notre propre reflet. »

Le professeur Rathenau a mis en garde contre la superficialité des informations que les médias donnent parfois des innovations technologiques. Souvent le choix véritable est escamoté : « Au lieu de dire : *Non au nucléaire*, ne devrait-on pas plutôt préciser : Si nous rejetons l'énergie nucléaire, qui comporte tels risques et tels avantages, nous optons pour les combustibles fossiles et les solutions solaires qui comportent tels risques et tels avantages. »

L'orateur estime qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer. « Je ne nie pas que la technologie puisse entraîner certains dangers, surtout dans la mesure où elle est appliquée sans discernement, a-t-il déclaré. Mais je suis profondément convaincu qu'elle n'est pas une réalité autonome. L'homme en est le maître. » Le professeur Rathenau a proposé que la technologie fasse l'objet d'un code d'honneur.

En définitive, comme l'a souligné le cardinal König dans son exposé à la conférence, la priorité doit être donnée à des considérations éthiques. Selon l'archevêque de Vienne, Caux pourrait jouer un rôle dans l'élaboration d'un plan d'ensemble définissant les limites morales à l'intérieur desquelles devrait se mouvoir le progrès technologique. « L'humanité progresse, a-t-il déclaré, lorsque science et conscience vont de pair. »

Peter Hintzen

# Paris et retour 229.- Et de la classe suisse dans toutes les classes.

Une des 90 possibilités offertes par le tarif excursion de Swissair. Applicable en semaine sur 3 vols par jour et sur tous les vols durant le week-end. Retour pas avant le premier dimanche suivant le départ.

*Swissair Genève (022) 98 21 21, Swissair Lausanne (021) 20 50 11 ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.*